

A detailed portrait of Dominique Le Brun, a French military engineer and architect. He is shown from the chest up, wearing a dark brown coat over a blue waistcoat and a white ruffled shirt with a red cravat. He has long, curly brown hair and a light beard. The background of the portrait is a collage of military-related illustrations: a star-shaped fort plan at the top left, a star-shaped fort plan at the top right, a line of soldiers in 17th-century uniforms marching up a hill in the middle, a soldier standing next to a cannon in the middle left, and a pile of cannonballs in the bottom right.

Dominique Le Brun

VAUBAN
L'inventeur de
la France moderne

Vuibert

A detailed illustration of a star-shaped fort plan, showing the complex geometry of the bastions and the internal layout of the fortification.

Vauban

DU MÊME AUTEUR

Grands marins. De Cartier à Charcot, la saga des explorateurs français,
avec F. Bellec et J.-M. Demetz, Tallandier, 2023

L'Épopée viking. 793-1066 : trois siècles pour l'éternité, Vuibert, 2022

Surcouf. Le Tigre des mers, Tallandier, 2022

Charcot, Tallandier, 2021

Les Secrets de la mer, La Librairie Vuibert, 2021

Rêves de mer. Les 100 plus beaux mouillages de France, Casa éditions, 2020

Les Pôles. Une aventure française, Tallandier, 2020

Bougainville, Tallandier, 2019

Éloge passionné des navigateurs, Éd. Philippe Rey, 2019

Bougainville, l'histoire secrète, Omnibus, 2019

C'est pas la mer à boire, Éd. du Trésor, 2018

Arctique, l'histoire secrète, Omnibus, 2018

Antarctide, le continent qui rendait fou, Omnibus, 2017

Pirates, histoires vraies, Omnibus, 2016

La Vérité sur la Bounty, Omnibus, 2015

Bougainville, Folio biographies, 2014

Les Naufragés, témoignages vécus, Omnibus, 2014

Quai de la douane, Le Télégramme, 2013

De la piraterie au piratage, la fascination de la transgression, Buchet-Chastel, 2013

La Malédiction Lapérouse, Omnibus, 2012

DOMINIQUE LE BRUN

Vauban

L'inventeur de la France moderne

Vuibert

ISBN : 978-2-311-15050-6

© Vuibert, 2016

© Vuibert, 2023 pour la présente édition

5, allée de la 2^e D.-B. – 75015 Paris

www.vuibert.fr

AVANT-PROPOS

L'homme que fut Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban

Une fois de plus, la supposée route n'est qu'une suite de fondrières. L'étape sera plus longue que prévu, même si l'attelage se joue de tous les obstacles puisqu'il ne s'agit pas d'une voiture mais d'une chaise à porteurs ; un modèle de grandes dimensions, confié au pas agile et régulier d'une paire de mules infatigables. L'étrange attelage est un véritable bureau ambulant dont les deux occupants se font face, séparés par une tablette. En découvrant l'état du chemin, le passager installé dans le sens de la marche réprime un geste d'impatience et s'enferme dans un mutisme impénétrable. Son compagnon de voyage se garde bien de la moindre réaction, mais il prépare une liasse de feuillets vierges et affûte sa mine de plomb car il sait que le silence va bientôt s'interrompre sur un

« Notez ! ». Une seconde plus tard à peine, il prend la dictée que son vis-à-vis prononce d'un ton égal :

« Les chemins sont fort négligés dans le royaume. [...] C'est encore une des parties qui a le plus besoin de réparation. [...] S'ils étaient bien accommodés et entretenus, et qu'ils fussent bons et commercables, on en gâterait bien moins, et le commerce en irait mieux ; il y a beaucoup de parties dans les chemins qui ne se peuvent accommoder qu'aux dépens du roi, et beaucoup d'autres qui le devraient être par les communautés, chaque paroisse pour soi ; il ne faudrait que tenir la main. Et c'est ce qui serait aisé, si la levée des revenus du Roi était une fois mieux régléeⁱ [...]. »

Nous sommes dans les années 1680 ou 1690, et le commissaire général des fortifications de France Sébastien Le Prestre de Vauban fait route quelque part entre Lille et les frontières de Flandre ; à moins qu'il ne rentre des côtes de Bretagne ou qu'il ne se dirige vers Belfort, les Vosges, la Franche-Comté ou les Alpes. À un patient secrétaire – imagine-t-on ce que signifie d'écrire dans les soubresauts d'une basterne ? – il dicte une énième note consacrée à tout ce qu'il faudrait accomplir pour améliorer l'état de la France profonde sous le règne de Louis le quatorzième.

À la question, souvent posée, de savoir si Vauban s'est vraiment rendu sur chacun des sites dont les fortifications portent sa signature, la réponse est oui, et plutôt trois fois qu'une. Pour donner tout de suite une idée de l'ampleur de ses réalisations, citons l'éloge prononcé, peu après le décès de Vauban, par Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences : « Si l'on

veut voir toute sa vie militaire en abrégé, il a fait travailler à trois cents places anciennes, et en a fait trente-trois neuves ; il a conduit cinquante-trois sièges, dont trente ont été faits sous les ordres du Roi en personne, ou de Monseigneur, ou de Monseigneur le duc de Bourgogne, et les vingt-trois autres sous différents généraux ; il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueurⁱⁱ. » Et tout cela en cinquante-six ans de carrière. Affirmer que cet homme a passé sa vie à voyager n'est donc, ni une façon de parler, ni une exagération, mais la simple vérité : nous y reviendrons avec des détails saisissants. On peut même avancer, sans grand risque de se tromper, que personne n'a jamais sillonné la France autant que lui, et surtout en approchant le pays profond d'aussi près. À qui voyage à cheval, dans une voiture de poste ou une basterne, rien n'échappe. Or, ses fonctions avaient fait de Sébastien Le Prestre de Vauban un fin observateur du territoire. Et comme ses centres d'intérêt intellectuels dépassèrent très vite les simples questions d'architecture, l'ingénieur militaire devint le plus avisé des témoins de son époque, le plus pertinent des prescripteurs.

Si le personnage de Vauban reste à ce point ancré dans la mémoire collective française, c'est parce qu'il a laissé sa marque dans de nombreux paysages : les villes de Briançon dans les Alpes et de Villefranche-de-Conflent dans les Pyrénées, la citadelle du Palais à Belle-Île-en-Mer et celle de Neuf-Brisach dans le Haut-Rhin n'en sont que les plus connues. Mais déjà, un malentendu mérite d'être relevé. Bien qu'aujourd'hui, des citadelles nombreuses entretiennent de Vauban l'image d'un constructeur de fortifications, de son vivant, le

grand homme s'illustra davantage comme preneur de places fortes. De plus, la question mérite d'être posée de savoir, si en définitive, ses talents de preneur de places à l'ennemi ou de défenseur d'un pré carré français, ne compteraient pas moins que ses réflexions sur l'armée, l'économie, la politique et l'organisation sociale du pays. En effet, son œuvre immense d'architecte militaire dissimule aujourd'hui tout ce que ses réflexions apportèrent en son temps. Aussi bien à l'armée avec le remplacement des antiques mousquets et des piques par un fusil à baïonnette dit « de Vauban », qu'à l'aménagement du territoire lorsqu'il rendit réellement navigable le canal du Midi. Et même à la société tout entière, puisque Vauban imagina un impôt qui serait payé par toutes les catégories sociales, au *prorata* de leurs revenus.

Mais comment un homme aussi occupé trouva-t-il le temps de pousser autant de réflexions dans autant de domaines différents ? Précisément parce qu'il n'était jamais chez lui : chemin faisant, les idées lui venaient ; le soir à l'étape, mettre celles-ci en ordre lui servait de passe-temps. Sans doute Vauban commença-t-il par noter des impressions de voyage, tout simplement pour se distraire de la monotonie de déplacements interminables ou pour se changer les idées. Vraisemblablement aussi, il se rendit compte que ses observations pouvaient s'avérer d'une quelconque utilité. Et très sûrement en tout cas, il y prit plaisir, ne manquant dès lors aucune occasion de passer au filtre de sa pensée toutes les facettes de la société française. Ainsi naquit un extraordinaire corpus que, par modestie, autodérision voire culpabilité, il désigna sous le nom d'*Oisivetés*.

Et comme le rappelle l'éloge de Fontenelle :

[...] Il commença à mettre par écrit un prodigieux nombre d'idées qu'il avait sur différents sujets qui regardaient le bien de l'État, non seulement sur ceux qui lui étaient les plus familiers, tels que les fortifications, le détail des places, la discipline militaire, les campements, mais encore sur une infinité d'autres matières qu'on aurait cru plus éloignées de son usage, sur la marine, sur la course par mer en temps de guerre, sur les finances même, sur la culture des forêts, sur le commerce, et sur les colonies françaises en Amérique. Une grande passion songe à tout. De toutes ces différentes vues il a composé douze gros volumes manuscrits, qu'il a intitulés ses *Oisivetés*. S'il était possible que les idées qu'il y propose s'exécutassent, les *Oisivetés* seraient plus utiles que tous ses travauxⁱⁱⁱ.



« S'il était possible que les idées qu'il y propose s'exécutassent [...]. » S'agissait-il d'un souhait, d'un vœu pieux ou d'un regret ? Le propos de Fontenelle ne le laisse pas deviner. Mais aujourd'hui, la simple lecture du sommaire des *Oisivetés de Monsieur de Vauban* offre un début de réponse, tant les sujets abordés impressionnent par leur caractère anticipateur. Le *Mémoire pour le rappel des huguenots* ne constitue-t-il pas un plaidoyer pour un État laïque, et le *Projet de capitation*, début de réflexion qui aboutira au *Projet de dîme royale*, l'invention de l'impôt sur le revenu ? Et si on entre dans les textes... la *Description géographique de l'élection de Vézelay* préfigure l'économie

politique, tandis que *La Cochonnerie, ou calcul estimatif pour connaître jusqu'où peut aller la production d'une truie pendant dix années de temps*, ne va pas sans faire penser à un rapport de jeune énarque convaincu. Mais si *La Cochonnerie* prête à sourire, cette étude théorique nous amène à cette question : et si Vauban était l'inventeur de la France moderne ? Par ailleurs, en parcourant les *Moyens d'améliorer nos troupes et de faire une infanterie perpétuelle et très excellente*, on se demande tout de suite où cette étude se situe par rapport à l'œuvre de modernisation de l'armée française attribuée à Louvois, le ministre dont Vauban dépendit. Quant au *Traité de la culture des forêts*, il donne envie de comparer les propositions de Vauban avec la politique de gestion des forêts royales établie par Colbert afin de garantir l'approvisionnement des arsenaux en bois de construction pour les navires de guerre. Quoi qu'il en soit, avant de vouloir rendre à César ce qui appartient à César, il faut se rendre à cette évidence : Vauban, connu pour ses talents d'ingénieur militaire, avait bel et bien la stature d'un homme d'État.

Ainsi donc, là où nous penserions trouver un froid ingénieur, un technocrate, c'est un chaleureux personnage qui nous attend, un honnête homme dont les plus sarcastiques des plumes ont parlé en bien. Les *Mémoires* de Saint-Simon^{iv} nous apprennent que « Vauban s'appelait Le Prêtre, petit gentilhomme de Bourgogne tout au plus, mais peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle ». Et il faut se souvenir que Saint-Simon n'appréciait pas les « petites gens » pour apprécier la suite du portrait à son exacte valeur :

[...] avec la plus grande réputation du plus savant homme dans l'art des sièges et de la fortification, le plus simple, le plus vrai et le plus modeste. C'était un homme de médiocre taille, assez trapu, qui avait fort l'air de guerre, mais en même temps un extérieur rustre et grossier, pour ne pas dire brutal et féroce. Il n'était rien moins. Jamais homme plus doux, plus compatissant, plus obligeant, mais respectueux, sans nulle politesse, et le plus avare ménager de la vie de ses hommes, avec une valeur qui prenait tout sur soi et donnait tout aux autres. Il est inconcevable qu'avec tant de droiture et de franchise, incapable de se prêter à rien de faux ni de mauvais, il ait pu gagner au point qu'il fit l'amitié et la confiance de Louvois et du roi.

Voltaire n'est pas de reste dans les louanges :

[...] Un grand courage, un zèle que rien ne rebutait, un talent naturel pour les sciences de combinaisons, de l'opiniâtreté dans le travail, le coup d'œil dans les occasions, qui ne se trouve pas toujours ni avec les connaissances ni avec le talent ; telles furent les qualités auxquelles il dut sa réputation. Il a prouvé par sa conduite, qu'il pouvait y avoir des citoyens dans un gouvernement absolu⁷.

C'est ce que confirme encore l'éloge de Fontenelle :

Il était passionnément attaché au Roi, sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan ; il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité ; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable

de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République^{vi}.

« Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes [...]. » Fontenelle pense sans doute à la façon dont Vauban réagit lorsque Louis XIV signa la révocation de l'édit de Nantes. Le sujet était tellement sensible que nul ne s'autorisa la moindre critique ; au contraire, tous les grands esprits de l'époque applaudirent cette décision inique : Bossuet, La Bruyère, La Fontaine, Racine... Seul Vauban manifesta son désaccord, et par écritⁱ ! On a beau savoir que le roi lui-même avait signifié à Vauban « vous pouvez me parler d'autant plus hardiment que je ne montrerai votre lettre à personne, et que cela demeurera entre vous et moi^{vii} », avec son *Mémoire pour le rappel des Huguenots*, Vauban joua gros. On y reviendra. L'indépendance d'esprit dont fit preuve Vauban tout au long de sa carrière pourrait faire penser à celle de Molière. Mais pour subversives que furent certaines des pièces de celui-ci, il

1. Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, critique vertement aussi la Révocation, mais ces textes ne furent publiés qu'un siècle plus tard : « La révocation de l'édit de Nantes sans le moindre prétexte et sans aucun besoin et les diverses proscriptions plutôt que déclarations qui la suivirent furent les fruits de ce complot affreux qui dépeupla un quart du royaume, qui ruina son commerce, qui l'affaiblit dans toutes ses parties, qui le mit si longtemps au pillage public et avoué des dragons, qui autorisa les tourments et les supplices dans lesquels ils firent réellement mourir tant d'innocents... »

ne s'agissait que de théâtre... Vauban resta donc toujours maître de ses pensées et les exprima sans détour, mais pour autant, il ne dérogea jamais à une obéissance stricte aux ordres et même aux souhaits exprimés par ses ministres. En fait, il savait bien que sa compétence résistait à toutes les concurrences, faisant de lui mieux qu'une éminence grise : un conseiller lucide et loyal. Vauban travailla donc en direct avec Colbert et Louvois puis avec Seignelay (fils et successeur de Colbert). Il fut leur représentant sur le terrain, quand ce n'était celui du roi... Il faut le préciser, la proximité entretenue avec ces personnages n'alla pas sans créer des situations délicates tant les deux ministres dont Vauban dépendait menaient une lutte d'influence acharnée auprès de Louis XIV.



Parmi les éléments qui permettent d'apprécier la valeur d'un individu, l'un d'entre eux est en général révélateur : s'il lui arrive de faire fortune, à quoi consacre-t-il celle-ci ? Mais d'abord, cette fortune, d'où provient-elle ? Sous l'Ancien Régime – et Vauban proposera des solutions pour y remédier – nul ne concevait de « servir » sans « se servir ». On serait tenté d'affirmer que Vauban trouva le moyen d'échapper à la corruption, ce qui n'était pas toujours si simple¹. On peut dire que sa fortune vint

1. Vauban se trouva une fois plus ou moins mêlé à une mauvaise affaire dont le responsable était l'intendant d'Alsace Charles Colbert, cousin du ministre.

des généreuses gratifications que Louis XIV lui accorda en récompense de ses succès militaires, en plus bien sûr, des appointements justifiés par de lourdes charges au sommet de l'État. Et cette fortune, Vauban sut la gérer avec une sage efficacité. Mais donc, qu'en fit-il ? Reconstituer le patrimoine familial en rachetant le château de Bazoches, l'ancien douaire de sa grand-mère Françoise de la Perrière, perdu au hasard d'une succession malheureuse. Acquérir la maison de Vauban : cette grande ferme fortifiée, située trois kilomètres au sud de Bazoches, est en effet le lieu-dit qui donna son nom à la lignée. Vauban se porta aussi acquéreur de nombreuses terres alentour, afin de constituer un vaste domaine à exploiter. Certaines de ces acquisitions furent d'ailleurs le résultat de prêts auxquels il avait consenti, et que les emprunteurs n'étaient pas en demeure de rembourser. Misères ordinaires de la noblesse rurale... à laquelle Vauban appartenait lui-même. S'y ajoutèrent aussi les petits châteaux de Champignolles et de Pierre-Perthuis, ainsi que les domaines de Neuf-Fontaines et de Pouilly. Toutes acquisitions patiemment effectuées et négociées, par lui-même mais souvent aussi par son épouse Jeanne d'Osnay. La constitution de ce domaine venant témoigner de l'amour de Vauban pour son pays natal.

Comment le maréchal de Vauban vivait-il lorsqu'il était de passage dans son Morvan natal ? Dans une lettre en date du 28 octobre 1701, Vauban évoque son quotidien à Bazoches :

[...] Je m'occupe, ici, à visiter mon petit patrimoine, consistant en beaucoup de bois et de buissons et à

de fort grands espaces très peu pécunieux. [...] Cela fait, je reçois les visites de mes compatriotes dont la maison n'a pas encore désempli : jeunes et vieux, pauvres et riches, tout y vient, et je vous assure que tous me font grande compassion car tous portent les livrées de ce temps qui ne sont pas fort magnifiques. Cela n'empêche pas que tous les gibiers et les venaisons du monde n'abondent ici, aussi bien que la volaille domestique. Car c'est l'usage du pays (que je n'ai cependant pas introduit) que les paysans ne vont pas voir leur seigneur sans lui faire un petit présent avec tout cela^{viii}.

On est bien loin des fastes de la cour royale ! Même ambiance dans ce courrier extrait de sa correspondance avec son ami le marquis de Puyzieux :

[...] chez moi, occupé à visiter mon petit patrimoine provincial consistant en quelque quantité de bois et buissons assez raisonnable et de bonne affaire ; le surplus consiste en beaucoup d'espace et peu de revenu, qui ne laisse pas de coûter beaucoup d'entretien. Je suis occupé de plus à recevoir la visite de gens du pays : grands et petits me viennent voir ; les petits m'apportent des poules et des chapons ; les grands m'envoient de leur chasse ; si bien que je puis faire bonne chère à bon marché. Comme il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis arrivé, je me trouve tout rempli de cela ; car il ne faut pas faire le réservé : on dirait que je suis devenu glorieux (qualité que j'abhorre sur toutes choses). Ces belles cérémonies-là remplissent tellement mon temps qu'à peine ai-je le loisir de vous faire celle-ci^{ix}.

Aujourd'hui, la visite du château de Bazoches permet de se faire une image juste de la personnalité de Sébastien Le Prestre de Vauban. Louis XIV, reconnaissant à l'ingénieur de lui avoir permis de prendre Maastricht en seulement treize jours, lui accorda une gratification pour le moins généreuse puisqu'elle permit l'achat de ce château, en 1675. Sur la route qui mène de Vézelay à Corbigny, dans la vallée de l'Yonne, on aperçoit de loin sa fière silhouette. Avec ses tours rondes à mâchicoulis et ses façades sévères dont les vastes baies ne peuvent faire oublier qu'il s'agit des anciens remparts, Bazoches est l'exemple typique de ces châteaux forts transformés en résidences à partir de la Renaissance. Sa terrasse offre une vue panoramique depuis la colline de Vézelay située dix kilomètres au nord, jusqu'à la vallée de l'Yonne, à l'ouest et au sud. Partout, la vue porte sur une succession de pâtures et de bosquets recouvrant les douces ondulations du relief. Ce n'est donc pas le Morvan âpre, tel qu'on le découvre vers Saint-Léger, le village où naquit Vauban. En contrebas de la terrasse, pour ainsi dire au pied du château, le village de Bazoches étale ses quelques dizaines de maisons aux murs clairs et toits de tuiles rousses. Un coup d'œil qui n'a pas dû beaucoup changer depuis les temps où le maréchal de Vauban, seigneur des lieux, avait, au terme de négociations patiemment développées, acquis les mille six cents hectares qui constituent le domaine.

Une fois propriétaire des lieux, Vauban y apporta des modifications notables, en fermant l'aile ouest du château et en ouvrant un second portail, destiné à simplifier

la manœuvre des attelages dans la cour intérieure. Dans le même temps, il agrandit les écuries afin d'y héberger une soixantaine de chevaux, et y ajouta un pédiluve. Avait-il donc l'intention d'y mener si grand train de vie ? Sachant l'importance du personnage, on serait tenté d'établir un parallèle avec l'intendant Fouquet aménageant Vaux-le-Vicomte, mais ce serait une erreur. En facilitant la circulation dans la cour, Vauban ne songeait pas aux futurs défilés des carrosses de ses invités à des réceptions prestigieuses ; en prévoyant de loger et d'apporter des soins attentifs aux pieds de soixante chevaux, il ne songeait pas à disposer d'équipages nombreux pour l'apparat et pour la chasse. La vérité est que Bazoches allait devenir le quartier général de Vauban, son bureau d'études centralisé d'où partiraient, à destination de toutes les frontières du royaume, les plans définitifs des fortifications. Ce même bureau recevrait cahiers des charges, études diverses et ébauches de plans à finaliser de partout où se trouvait le commissaire général des fortifications. Bazoches allait vivre en permanence au rythme des arrivées et des départs d'estafettes et de courriers ; tandis que le vaste château logerait une équipe d'ingénieurs, dessinateurs, archivistes...

De même, l'immense galerie qui occupe une aile du premier étage, généreusement éclairée sur toute sa longueur par de grandes fenêtres disposées sur ses deux côtés, n'était pas destinée au menuet. Cette salle accueillait les tables à dessin où œuvraient les ingénieurs. Pieusement conservés dans cette pièce, quelques objets illustrent bien l'homme de guerre que fut Vauban. D'abord, ce sont son casque et sa cuirasse de siège : on

y voit plusieurs impacts de balles, dont trois bien nets, dans la région du cœur. Car Vauban n'hésitait jamais à approcher l'ennemi du plus près possible afin de se rendre compte de ses défenses, quitte à prendre des risques. Au total, au terme de cinquante-trois sièges menés en cinquante-six ans de service, l'ingénieur aura été blessé à six reprises... Ainsi, sur ses portraits, cette tache noire sous la pommette gauche est une brûlure, souvenir du siège de Douai en juillet 1667 : une balle de mousquet qui n'était pas passé loin ! Toujours dans la galerie du château de Bazoches, est conservé un étui cylindrique en métal, étanche, doté d'une courroie : il était destiné, porté en bandoulière par une estafette à cheval, à transporter les plans. À côté est suspendue une paire d'étriers impressionnants : ce sont de véritables chausses destinées à caler confortablement les bottes des cavaliers, tout en les isolant du froid, de la pluie, de la végétation ; tandis que leurs éperons à roues en étoiles évoquent des voyages d'endurance durant lesquels les cavaliers ne cessaient de pousser leurs montures. Autre aménagement conçu pour l'œuvre de Vauban : les bibliothèques. Au rez-de-chaussée, elles occupaient une succession de petites cellules tapissées de rayonnages, astucieuse disposition qui permettait de déployer un maximum d'étagères, et d'en faciliter le chauffage.

Bien sûr, les salons et chambres de Bazoches possèdent un mobilier digne du rang de Vauban et de son épouse. Car la future maréchale résida toute sa vie à Bazoches, consacrant l'essentiel de sa vie à la gestion du domaine et aux acquisitions destinées à l'agrandir ou à l'unifier. Elle devait par ailleurs mener le quotidien d'une

demeure qui accueillait en permanence des parents, sans compter les ingénieurs et le personnel de son époux : un métier à part entière ! Ainsi donc le château de Bazoches, solitaire entre les collines de Puisaye, la vallée de l'Yonne et le massif du Morvan, devint un authentique site stratégique, sorte de quartier général secret qui recelait la conception de toutes les défenses du pays. Pourquoi Bazoches et non Versailles ou encore Paris ? C'est en effet là que Vauban résidait, à l'actuelle jonction entre les rues de Rivoli et Saint-Roch. Bazoches c'étaient ses terres, « son chez lui » comme il l'écrivait à son ami le marquis de Puyzieulx. Pour employer une expression d'aujourd'hui, Bazoches était le lieu où il venait se ressourcer.



Pour en finir avec l'homme que fut Vauban, on évoque parfois, d'un ton entendu, sa moralité. Comme s'il fallait absolument trouver une face sombre à son admirable carrière. Dans son introduction aux *Lettres intimes au marquis de Puyzieulx*, Hyrvoix de Landosle est direct :

Il faut ajouter que ses mœurs étaient fort légères. La maréchale, morte le 18 juin 1705, demeurée constamment en province, sans avoir paru à la cour, n'a tenu que peu de place dans la vie perpétuellement ambulante de son époux, qui a couru par les chemins quantité d'aventures : une clause secrète de son testament stipule consciencieusement des legs à cinq enfants bâtards^x...

Même si le ton de Landosle recèle toujours quelque malveillance, ce qu'il affirme est exact. Et Vauban lui-même ne fut ni hypocrite ni dupe non plus, si l'on juge d'après ce qu'il écrit à Puyzieulx le 23 avril 1699^{xi} : « Je soupire après le Morvan et encore plus pour mon retour à Paris, à portée de voir la belle Angélique, que j'aime assurément de tout mon cœur et que j'honore par-dessus toutes les femmes, bien que l'ingrate s'en soucie fort peu. » Mais surtout, on ne peut que saluer la mémoire d'un homme scrupuleux au point d'ajouter à son testament un « dispositif secret » dont l'exécution est confiée à son secrétaire, le fidèle Friand. On y trouve les noms et coordonnées de mesdemoiselles Baltasar, Poussin Bausant, de mesdames de La Motte et Districh, qui toutes prétendent avoir eu un enfant de lui. Et s'il précise bien en avoir les plus grands doutes – « bien que je n'en sois pas autrement persuadé, je ne laisse pas de m'en faire un scrupule, d'autant plus grand qu'il n'est pas impossible que cela ne puisse estre », écrit-il en ce qui concerne mademoiselle Baltasar – il tient à s'acquitter de ses devoirs, fussent-ils simplement éventuels^{xii}.

De l'homme que fut Vauban, il faut sans doute surtout retenir l'authenticité. L'important pour lui n'était pas d'être et encore moins de paraître, mais de faire. Dans ses *Pensées d'un homme qui n'avait pas grand-chose à faire*, il se livre :

La véritable gloire ne vole pas comme le papillon ;
elle ne s'acquiert que par des actions réelles et solides.
Elle veut toujours remplir ses devoirs à la lettre. Son
premier et véritable principe est la vérité à laquelle

Avant-propos

elle est très particulièrement dévouée. [...] La fausse gloire n'est que la simple apparence de ces qualités. Dans la pratique, elle lui est toujours opposée. C'est la véritable corneille d'Ésope, qui se pare des plumes d'autrui. C'est cependant la seule qui soit d'usage dans le monde. L'autre ferait de véritables héros, mais elle coûterait trop^{xiii}.

1

UNE FAMILLE MODESTE DANS UN PAYS RUDE

Les lignées modestes ne laissent guère d'archives ; c'est pourquoi les origines familiales et l'enfance de Sébastien Le Prestre, futur maréchal de Vauban, restent mal connues. On a vu comment, grâce aux généreuses gratifications de Louis XIV, Vauban fit revenir le domaine de Bazoches dans la famille... Mais auparavant, que s'était-il donc passé ? Pourquoi son lieu de naissance est-il le village de Saint-Léger-Vauban, sur l'autre versant du Morvan ? Une précision s'impose, lorsque Sébastien Le Prestre y naquit, le village s'appelait Saint-Léger-de-Foucheret, et c'est un décret impérial en date du 7 décembre 1867 qui transforma le nom d'origine en Saint-Léger-Vauban, en hommage au grand homme. Quand, nommé ingénieur, il devint Le Prestre de Vauban, ce Vauban était le nom de la ferme fortifiée

située deux kilomètres au sud de Bazoches. Dans les premières lignes de son *Vauban et le Morvan*¹, Pierre Auger établit qu'à l'origine sont les Le Prestre de Brezons, famille noble du Cantal qui, à la fin du xiv^e siècle, s'installèrent près de Saint-Saulge (à trente kilomètres au nord-est de Nevers) où ils vécurent d'exploitation forestière : ils seraient, dit-on, à l'origine du flottage du bois de chauffage à destination de Paris. En tout cas, ses affaires seraient assez florissantes pour permettre à un certain Emery Le Prestre d'acheter, en 1555, le château de Vauban, près du village de Bazoches (à douze kilomètres au sud de Vézelay). Et voici donc l'origine des Le Prestre de Vauban.

S'il se confirmait que ses ancêtres se trouvèrent à l'origine du principe de flottage du bois vers Paris, on ne pourrait s'empêcher de penser que pareille technique aurait été digne de l'ingénieur et organisateur qu'allait être, quelques siècles plus tard, Sébastien Le Prestre de Vauban. Il fallait y songer, à barrer des ruisseaux et des rivières afin de constituer des réserves d'eau, pendant qu'en aval de ces réserves, les stères de bois coupé étaient montés sur les berges, prêtes à être jetées à l'eau lorsque les vannes des réserves seraient ouvertes. Les puissants lâchers d'eau ainsi déclenchés emportaient le bois vers la plaine, jusqu'à Clamecy où il était récupéré et assemblé en radeaux. Ceux-ci, menés par des équipages expérimentés, se faisaient ensuite emporter par le courant de l'Yonne puis celui de la Seine pour atteindre Paris. Ensuite, la fortune familiale ira encore s'améliorant puisqu'un mariage apportera le château de Bazoches. Hélas, une succession malheureuse tenant à un second

VAUBAN



Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban (1633-1707), fait partie de cette poignée d'hommes qui, pendant le règne de Louis XIV, ont jeté les fondements de la France moderne.

Plus discret que Mazarin, Louvois ou Colbert, il ne nous en a pas moins laissé un héritage considérable. Les forteresses qu'il a bâties, de Belle-Île-en-Mer à Neuf-Brisach, parsèment encore nos frontières. Père de l'impôt sur le revenu, il fut également le premier à envisager un État laïque. Dans de nombreux domaines, cet observateur lucide et implacable fit œuvre de visionnaire. Pourtant, l'histoire ne lui a pas donné une place à sa mesure.

En revenant sur les idées que Vauban a défendues, Dominique Le Brun raconte ici la vie fascinante de ce précurseur des Lumières qui préférerait servir que plaire et auquel le roi faisait toute confiance.

De Versailles à ses terres du Morvan, en passant par les provinces les plus reculées, Vauban a tout vu de la société de son époque. Le suivre pas à pas permet de comprendre ce temps où les vents du changement commençaient à souffler sur une France à l'apogée de sa puissance.

Dominique Le Brun est écrivain et spécialiste de l'histoire du XVIII^e siècle. Il a consacré de nombreux ouvrages au monde de la mer.



NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

ISBN : 978-2-311-15050-6

Prix : 19,90 €



Vuibert

© Sébastien Le Prestre De Vauban.

Artiste inconnu, XIX^e siècle. Collection privée.

Giancarlo Costa/Bridgeman Images.

Traité des sièges et de l'attaque des places
par Sébastien de Vauban. Paris,

Bibliothèque du Génie/AGK Images.

Plans de fortifications/BNF.

Conception graphique : Anne Mayéras